

LA MAISON OUVERTE : À LA CROISÉE DES CHEMINS ENTRE LA PSYCHANALYSE ET L'ÉDUCATION

ou

Comment concevoir l'accueil du tout-petit en étant conséquent avec ce que l'analyse nous enseigne ¹

Christian Dubois

(21) Lors du décès de **F. Dolto**, j'avais eu l'occasion de faire paraître dans un quotidien bruxellois un texte en hommage à **Dolto** qui était centré sur la Maison Ouverte. Ce « lieu d'accueil du tout-petit, de 0 à 3 ans, accompagné d'un proche » fut créé voici bientôt dix ans dans le sillage de la *Maison Verte* que **Dolto** créa à Paris en 81. Je pensais que c'était une expérience qui lui tenait à coeur :

« C'est une expérience concluante que celle de ce nouveau lieu d'accueil et de vie sociale. Il nous apparaît maintenant que c'est là la meilleure des prophylaxies des névroses infantiles et de la violence adaptatrice, subie ou agie, des jeunes enfants à la société ; ceci vient de ce que, dans les villes surtout, les enfants en crèche, en garderie, à l'école maternelle ne font connaissance et expérience relationnelle avec les autres enfants et les adultes qu'au prix de la séparation sans médiation, la plupart du temps, et pour des séquences prolongées abusivement pendant des heures ou pendant toute une journée dès le début. » ²

(22) Nous aurons l'occasion de revenir sur les effets qu'on peut espérer d'une telle initiative, mais il se trouve que le rédacteur responsable de la publication de la « carte blanche » où j'espérais publier mon hommage modifia « légèrement » mon article et notamment un « parler les difficultés... » en un « parler des difficultés ». On remarquera en effet que ma tournure de phrase, à laquelle je tiens, qui m'est coutumière quand je parle de ce lieu, n'est de toute évidence pas correcte. Parler est en effet un verbe intransitif - parler avec quelqu'un - ou transitif indirect - parler de - et lorsqu'il est employé comme transitif direct, il ne l'est qu'au sens de *pouvoir s'exprimer au moyen de telle ou telle langue*. L'erreur ainsi commise traduirait-elle quelque chose du travail assez spécifique « d'accueillant » à la

¹ Février 1992. Ce texte tente de rendre compte de quelques années de fonctionnement à la Maison Ouverte. Il n'a pas été discuté avec l'équipe et n'engage donc que son auteur.

² F. DOLTO, *La Difficulté de vivre*, p. 512.

Maison Ouverte ? Je me propose d'essayer de le démontrer. S'agirait-il, d'une certaine façon, de traduire, de faire « entrer » dans le langage, autant que faire se peut, les signes, émois, mimiques... du nouveau-né ?

Si, ainsi que **Lacan** le précise, la distinction de la parole, comme elle peut exister au niveau préverbal et du langage, consiste justement dans cette émergence de la fonction du signifiant, je vous propose de considérer ce passage - dont on notera qu'il est partiel : il y a de la parole dans le défaut du langage - comme le point de visée du travail avec les tout jeunes enfants que nous accueillons à la Maison Ouverte avec leur mère, leur père ou un proche.

Notons donc que cette expression « *parler les émois, difficultés, mimiques...* » est alors cohérente avec le Robert si nous tenons que ces émois... sont bien de l'ordre de la parole, tissés de langage, conséquence de ce que l'homme est un parlêtre. C'est bien en quoi je pense pouvoir soutenir que la Maison Ouverte se réfère, dans sa conception et sa pratique, à la psychanalyse. Si je dis travail assez spécifique de l'accueillant, c'est que ce n'est pas en tant que psychanalyste qu'on travaille à la Maison Ouverte, bien qu'il me semble qu'on peut affirmer que ce type de lieu est issu d'une définition psychanalytique du sujet et de l'objet.

Voici brièvement une présentation de ce type de lieu.

C'est un « lieu d'accueil pour tout-petit », de 0 à 3 ans accomplis, accompagné d'un proche - le plus souvent la mère et/ou le père, mais aussi grand-mère, etc. - qui restera tout le temps de la visite. Dès l'entrée, deux « accueillants » accueillent l'enfant et notent son prénom sur un tableau, signe de reconnaissance de son identité propre. Une série de jeux, livres, modules psychomoteurs... sont accessibles aux enfants selon leurs souhaits. Aucune activité n'est organisée par les accueillants. Je dirais que tout est basé sur les interactions spontanées entre les enfants et les parents. La rencontre est à chaque fois renouvelée : aucune information, aucun « suivi », aucun document, aucun « travail de secteur », pas de réunions de synthèse... Et pour **(23)** ces mêmes raisons, nous ne demandons pas les noms de famille. Dans les plages horaires d'ouverture, chacun est libre de venir le temps qui lui convient, sans inscription préalable et autant de fois qu'il le souhaite. La Maison Ouverte est un lieu de loisirs, de détente et aussi d'individuation du tout-petit : c'est lui qui progressivement s'éloigne de sa mère à son rythme.

Alors, si la Maison Ouverte se veut chaleureuse, si un soin particulier est apporté pour que l'enfant puisse faire la découverte d'autres enfants et parents dans la sécurité de la présence d'un proche - « *garant de son identité* » dit **Dolto** - elle vise aussi à être un lieu « tiers », d'accueil de l'enfant dans sa subjectivité ; c'est-à-dire que toutes les difficultés, mimiques, voir symptômes ne sont pas considérés comme signes mais comme des faits langagiers.

Notons qu'il est bien embarrassant de devoir parler de l'enfant comme si l'enfance était une période homogène alors qu'il est sans aucun doute tout à fait différent de parler d'enfant infans par exemple, ou de celui qui ne l'est plus.

Je me contenterai ici de me pencher sur l'accueil du tout petit enfant : celui qui ne possède pas encore le langage. Cet accueil en effet suscite le plus souvent beaucoup d'incrédulité, y compris auprès des « professionnels de la petite enfance ». Remarquons pourtant que ce

qu'enseigne **Lacan** - soit que tout enfant est parlé avant sa naissance et que rien de son devenir et de son évolution ne serait possible si l'Autre et le discours où le sujet a à se placer n'était pas là bien avant sa venue au monde - semble ne plus soulever trop de contestation. Mais en tenir compte concrètement dans la relation avec le nourrisson semble se heurter au refoulement par l'adulte de sa prime enfance.

Pour préciser ce qu'il en serait de cet accueil du tout petit enfant, il faut avoir à l'esprit qu'avec ces tout-petits, encore infans, nous sommes à un moment où l'autoérotisme est encore bien présent. Qui n'a pu observer l'attention d'un enfant pourtant bien immergé dans une relation avec un proche se retirer de la relation, se fixer tout entier sur le fonctionnement de ses organes. Il « écoute », éprouve le « bruit » de ses organes. Ces gênes, douleurs qui le plus souvent ne sont rien d'autre que le fonctionnement de son corps, sont - ainsi que **Freud** le fait remarquer - expérience d'autoérotisme :

« Il est universellement connu et il nous semble aller de soi que celui qui est affligé de douleur organique et de malaises abandonne son intérêt pour les choses du monde extérieur pour autant qu'elles n'ont pas de rapport avec sa souffrance (...) il retire son intérêt libidinal de ses objets, qu'il cesse d'aimer aussi longtemps qu'il (24) souffre (...) le malade retire ses investissements de libido sur son moi, pour les émettre à nouveau après guérison. »³

L'investissement libidinal du corps propre se trouvant donc soumis à la partialité : celle-là même qui règle la relation au monde des objets du désir.

Dès lors le travail de l'accueillant, ce n'est rien d'autre que de soutenir quelque chose de l'ordre d'une lecture par la mère de ce qu'on pourrait appeler un langage/bruitage du corps de l'enfant. Il s'agit là sans doute d'un passage, voire d'un forçage - malgré son caractère apaisant : l'enracinement corporel de la langue maternelle. Mots qui « prennent corps » avant de prendre sens pour l'enfant. J'ai proposé ailleurs que cette lecture soit considérée comme une lecture du signe et qu'il est nécessaire pour qu'il y ait un effet de structuration, d'inscription, que ce qui est lu par la mère vienne faire coupure dans le code de l'Autre maternel comme trait distinctif.

Si le stade du miroir est bien « *un drame qui se précipite de l'insuffisance à l'anticipation* »⁴, remarquons que deux anticipations sont ici à l'oeuvre :

-l'une pré-spéculaire est du côté de l'enfant qui d'être primordialement parlé et pris dans le langage déborde l'insuffisance de sa maturation, témoignant qu'il a « incorporé » le fonctionnement signifiant. Faculté du tout-petit d'être sensible au regard, à la voix de l'Autre, à ce qui dans l'Autre fait appel. Le corps entier du nourrisson s'anime quand on lui parle en s'adressant à lui.

-l'autre anticipation est celle de la mère, toujours plus ou moins référée au désir et à l'image : elle est donc narcissisante pour l'enfant. C'est elle qui, « interprétant » l'anticipation de l'enfant, lui permet de passer, du moins en partie puisqu'il y a un reste, nous dit **Lacan**, à l'image. Urbild qui sera matrice de l'image spéculaire.

3S. FREUD, *Pour introduire le narcissisme*,

4J. LACAN, *Écrits* - Stade du miroir.

Quelle opération est-on en droit d'attendre d'une telle conception de l'anticipation ?

Sans doute la prise en compte d'un certain renversement dont parle **Lacan** tout au long de son Séminaire sur l'identification : renversement du un unitif au un distinctif. Dès 1949, **Lacan** note : « Ainsi la rupture du cercle de l'*Innenwelt* à **(25)** l'*Umwelt* engendre-t-elle la quadrature inépuisable des récolements du moi »⁵. C'est bien de cette rupture inaugurale que s'engendrent le comptage - et l'erreur de comptage - fondateurs du sujet. Ce sujet, nous le retrouvons en 62 « *impliqué comme sujet dans une relation de compte de façon bien plus radicalement constituante qu'on ne veut bien l'imaginer, à partir du fonctionnement de son sensorium et de sa motricité* »⁶.

C'est donc bien ce fonctionnement - et les discontinuités qu'il introduit - qui peut, s'il est reconnu par un Autre, amener à ce qu'un sujet commence à compter. C'est cette reconnaissance, parlée à l'enfant, qui sort l'enfant d'une passive fascination, d'une capture imaginaire. Et bien que la distinction du moi et du sujet ne soit pas aussi élaborée par **Freud** que par **Lacan**, nous retrouvons dans un texte comme *La Dénégation* - où **Freud** essaie de définir comment « le subjectif » et « l'objectif » se différencient - cette importance accordée aux sensations précoces de l'enfant comme fondatrices de la subjectivité :

« L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors. »

Le récolement, ici, c'est le « jugement d'existence » et plus particulièrement « l'épreuve de réalité » qui en a la charge. A charge aussi de l'épreuve de réalité de contrôler les déformations des reproductions de la perception dans la représentation et de brancher la représentation sur la perte de l'objet :

*« Mais on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle. »*⁷

Fonder le même sur fond de différence : tel semble être l'enjeu de cette opération, c'est-à-dire conférer à la représentation un statut de signifiant. L'introduction de l'enfant à l'altérité passe sans doute par sa confrontation avec la discontinuité, **(26)** l'infinie variété présente, par exemple, dans les façons dont sa mère lui répond. Discontinuité qui pourtant est une et lui assure son identité.

Alors, pourrions-nous tenir que l'introduction du trait de cette différence fondatrice de l'unité du corps de l'enfant ne s'opère que du nouage entre un repérage d'une différence dans le discours de la mère et d'une différence perçue dans le corps de l'enfant ? Il me semble que ce nouage des deux anticipations inaugurera une voie de passage entre l'autoérotisme et le narcissisme, que la façon dont ces premiers phonèmes archaïques seront parlés par le premier Autre contribueront à la construction d'une continuité narcissique de l'enfant.

5J. LACAN, *Écrits*, p. 297. C'est moi qui souligne. N.B. : le récolement, c'est le dénombrement.

6S/Identifications, XIII.

7S. FREUD, *La Dénégation*, PUF.

Quelle place l'accueillant à la Maison Ouverte peut-il tenir par rapport à ce processus ? Sans doute une place de troisième, c'est-à-dire celui qui reconnaît l'étonnement de l'anticipation maternelle ou de l'enfant, place de celui qui renvoie, atteste à l'enfant ce que sa mère a perçu - ou n'a pas pu percevoir - dans ce qu'il a fait sans l'avoir voulu. Disons d'emblée que cette reconnaissance par un tiers n'est nullement indispensable, mais peut cependant se révéler fort utile parce que ces anticipations, qui sont à référer aussi au transitivisme, sont dans certains cas rendues impossibles. Or, on sait que c'est par l'inconscient de la mère, par la réponse de l'Autre que le cri devient demande. L'angoisse, l'effroi, certains moments sans doute atypiques de mélancolie par exemple, peuvent empêcher ce passage : la mère n'anticipe plus rien, les débordements de l'enfant, elle ne semble plus capable de les ressentir comme lui étant adressés. Elle s'absente. Dès lors, l'intervention de l'accueillant, qui parle de cette absence avec la mère et l'enfant, ne fait rien d'autre que de la rendre présente, que de reconnaître ainsi l'absence mais sur fond de présence. Reconnaissance qu'il y avait de l'adresse, de l'appel vers la mère.

Reportons-nous un instant sur un petit fragment clinique qui pour spectaculaire qu'il ait été n'en reste pas moins assez banal, assez quotidien à la Maison Ouverte ; ce ne sont que les circonstances qui sont exceptionnelles. Une maman est assise à côté de sa mère et veut donner le biberon à son enfant. Crise, larmes : l'enfant hurle, refuse de mettre la tétine en bouche, tourne la tête. L'enfant est toute arquée : tête sur la mère, yeux rejetés en arrière, pieds sur la grand-mère. Toutes deux, sans ouvrir la bouche, sont dans ce forçage. Grande tension. Mais la présence de l'accueillant va faire que la mère raconte ce qui sans doute l'habite en ce moment : un souvenir. Dès la naissance de ce premier enfant, elle ne parvient pas à l'allaiter, l'enfant refuse le sein. Elle est, à ce moment, dans un état « dépressif », me dit-elle. Elle sera presque aussitôt hospitalisée en psychiatrie, avec son enfant. Mais néanmoins, la séparation avec son nouveau-né - le soir - est ressentie durement. Et les réunions entre elle, devenue mère, et sa propre mère sont alors paroxystiques, insupportables. Toutes ces paroles reportées à l'enfant sembleront avoir un effet apaisant. L'enfant, surprise peut-être (27) par la voix qui lui parle, se décontracte, quitte son opisthotonos. La mère retrouve sa capacité de transitivisme.

Dire à l'enfant ce qui est dit de lui sans lui être adressé, constitue en effet l'essentiel du travail de l'accueillant à la Maison Ouverte. On voit en quoi ceci est déductible de la conception analytique du sujet produit par les enchaînements de signifiants. Au fond, il s'agit ici de tirer les conséquences de ce que la consultation nous enseigne : le poids des paroles prononcées à « la cantonade » sur le devenir de l'enfant. Ses réactions, ses réponses à ces paroles restant le plus souvent méconnues de son entourage. C'est qu'une « voix off » se différencie d'une parole qui s'adresse à l'enfant en ce qu'elle ne permet pas d'interroger le locuteur au-delà de ce qu'il a dit. Or, on sait que de telles paroles, qui font au jour le jour la singularité de chacun, seront d'autant plus aliénantes et auront d'autant plus d'impact sur le corps de l'enfant qu'une telle dialectique s'avère impossible, qu'elles ne sont pas médiatisées par un Autre. Les redire à l'enfant, c'est l'exposer au signifiant en lui donnant l'occasion qu'une interrogation du sujet de l'énonciation puisse avoir lieu entre le dire et le redire, entre le dire et le regard... et le pose, lui comme sujet à venir.

Le travail à la Maison Ouverte me semble ainsi « référé » à la psychanalyse non pas seulement parce qu'il donne place à la parole de l'enfant - et de l'adulte - mais parce qu'il

met en acte son effet rétroactif : la parole est exigence d'être entendue par celui qui l'énonce.

Mais il me semble que les effets d'une telle pratique peuvent se comprendre encore de ce qu'elle vient décompléter la sidération de l'enfant face à sa mère qui lui parle. Ce qui me semble premier dans cette sidération - fascination émotionnelle devant la toute puissance de l'Autre - c'est la voix, la mélodie de la parole et non le sens. Et c'est la voix qui d'une certaine façon chute dans ce « redire à l'enfant » par un tiers qui resitue l'Autre comme un Autre, être de désir et redonne aussi du même coup place au signifiant et à l'effet de sens.

L'arrivée d'un enfant dans une famille, je pense que nous pouvons la tenir pour l'émergence d'un réel dans le couple. Cette émergence ne va pas sans angoisses. Ainsi, il n'est pas rare que des mères nous parlent de leurs cauchemars dans lesquels elles rêvent de la mort de leur enfant. Ce qu'on a pu comprendre dans un premier temps comme des « vœux de mort » participe à mon sens à l'investissement de cet enfant : on ne peut aimer que ce qu'on a pensé avoir perdu. On sait aussi qu'à ce réel va répondre, le plus souvent, le fait que cet enfant va venir occuper une place d'idéal. Et bien, il me semble que l'arrivée d'un enfant va inmanquablement confronter ses parents à l'éclatement de cet idéal. Cette fragmentation de l'idéal nécessite un travail de deuil. Travail d'autant plus important que c'est grâce à lui que l'enfant pourra être **(28)**reconnu comme sujet : c'est là où l'enfant en quelque sorte s'absente dans le savoir maternel qu'il a cette possibilité de subjectivation. On peut penser qu'il n'est pas vain de soutenir les parents par rapport à ce deuil. En effet, l'évolution de la médecine et des sciences humaines fait qu'il est de plus en plus difficile de supporter cet écart entre l'enfant réel et l'enfant idéalisé. On sait quelle culpabilité saisit inmanquablement les jeunes parents, surtout dès les premières difficultés : ils se sentent toujours en défaut. Plusieurs mères m'ont dit ainsi que la naissance de leur enfant les a, d'une certaine façon « rapprochées de la mort ». Peut-on y entendre que ce deuil de l'idéal constitue d'une certaine façon une expérience de solitude et de confrontation avec un impossible propre à la fonction de parent. En effet, si le rôle des parents est en quelque sorte d'éviter pendant un temps à leur enfant d'avoir à assumer en leur nom propre la « douleur d'exister », on voit combien cette tâche est d'une certaine façon irréalisable. Ainsi le caractère « jardin public » de la Maison Ouverte vient-il peut-être rompre cette solitude - qui est aussi souvent sociale : les jeunes mères en congé de maternité sont souvent isolées, en rupture de relations sociales, professionnelles... - en la partageant avec d'autres.

« J'ai toujours pensé, pour ma part, que le rôle du psychanalyste ne se limite pas à la conduite des cures, ni à la capitalisation égoïste d'un savoir, mais s'étend, prenant racines dans son expérience de la souffrance humaine, au-delà de son cabinet et de ses concepts, à ses activités sociales et publiques, à ses interventions quotidiennes. La parole et l'écrit du psychanalyste doivent s'adresser surtout à ceux qui sont au prise avec la vie réelle. Ses interventions doivent éveiller les adultes, les pousser à chercher la juste attitude à prendre vis-à-vis des difficultés de leurs enfants. »⁸

Ainsi **Dolto** témoigne-t-elle de son choix de prendre la parole sur ce qu'il faut bien appeler l'éducation. On est en droit de penser que ce choix n'a pas toujours été sans provoquer quelques effets pervers : on voit des mères qui éduquent leur enfant avec sur l'autre genou un volume de *Lorsque l'enfant paraît... !*

8F. DOLTO, *La Difficulté de vivre*, Paris, Carrère, 1986, p. 13.

Il me plaît de penser, mais c'est là pure spéculation de ma part, que cette idée, somme toute assez simple, mais néanmoins novatrice de la Maison Verte a peut-être germé dans l'esprit de **Dolto** pour venir contrebattre ces effets pervers et faire passer l'essentiel : mobiliser face aux symptômes de l'enfant le savoir (maternel) dont chaque sujet (mère) dispose à son insu. Faire passer aussi aux enfants qu'ils y répondent sans le savoir. Ce n'est là rien d'autre que de prendre en compte l'inconscient et tenir le symptôme de l'enfant pour représentant de la vérité soit du **(29)** couple parental, soit du fantasme maternel, soit de son désir ainsi que le précise **Lacan** dans la *Lettre à Jenny Aubry*.

Sortir de son bureau, c'est prendre le risque d'offrir le savoir psychanalytique comme réponse à tout, risque de venir bouchonner davantage le savoir maternel, voire le consolider par le savoir médico-psychologique. Mais ne pas en sortir c'est sans doute démissionner devant un état de fait : le savoir psychanalytique vulgarisé ou non s'offre le plus souvent comme réponse ultime, voire parfois totalitaire.

J'entends essayer de poser la question de savoir si le psychanalyste a à se préoccuper d'éducation. Il n'est guère facile pour un psychanalyste de ne pas esquiver cette question en ne la rabattant pas, par exemple, au débat entre **Anna Freud** et **Mélanie Klein**. Question qui peut paraître résolue aussi dans la mesure où pour certains analystes cela paraît aller absolument de soi, pour d'autres la question étant close par le refus, justifié à mes yeux, que l'analyse serve de base à une orthopédagogie. Toute orthopédagogie étant une tentative toujours vaine de maîtriser la jouissance.

Freud, lui, soulignait que tant psychanalyser qu'éduquer sont deux tâches impossibles. Il faut peut-être penser que ces deux tâches sont précisément nouées par la rencontre avec cet impossible. Il serait évidemment fâcheux que « sortant de son bureau », le psychanalyste offre le savoir analytique comme réponse à cet impossible, alors qu'en toute rigueur il convient de le prendre en compte. Au sens où il n'y a de subjectivité que de la prise en compte de ce réel, du pas possible. Le sujet n'existe que là où il s'excepte du savoir. Alors je pense que s'il faut dire que tout est organisé pour que la Maison Ouverte soit en quelque sorte l'envers d'une psychanalyse ou d'une consultation⁹, il me semble que la Maison Ouverte est analytique au sens où elle met en acte cette prise en compte de cette fondamentale incomplétude du symbolique. De quel lieu un accueillant de la Maison Ouverte parle-t-il, de quoi s'autorise-t-il dans ses interventions ? Il n'appartient à sa fonction ni de s'occuper, au sens courant, des enfants, ni d'organiser aucune activité, ni encore d'intervenir à partir de son savoir. Souvent, on ne lui demande rien. Et bien qu'il paraisse évident qu'aux demandes de conseil, aux interrogations qui parfois sont posées par les parents l'essentiel soit de faire cheminer un questionnement en maintenant ouverte la question et en invitant chaque parent à mobiliser leurs ressources, c'est-à-dire leur savoir insu, il apparaît inévitable que dans une situation qui n'est pas celle d'une relation **(30)** analytique, un accueillant ait pris consistance pour un parent, qu'un transfert imaginaire se soit noué. C'est là que la multiplicité des accueillants - douze - mais aussi la présence d'autres parents/enfants viennent mettre en acte que la bonne réponse n'existe pas : qu'il n'existe de réponse que singulière. La Maison Ouverte tient donc son unicité de la

⁹Tant au point de vue des gens qui la fréquentent puisqu'il n'est d'aucune façon nécessaire que les enfants qui la fréquentent présentent un symptôme ou quoi que ce soit de cet ordre. Ça se peut, mais il n'est de toute façon pas nécessaire de le mettre en avant. Tant au point de vue du transfert puisque tout est mis en oeuvre pour que celui-ci se fasse sur le lieu, sans pour cela méconnaître les transferts sur les accueillants.

multiplicité. Cette unité n'est pas unitivante mais distinctivante. Rappelons qu'il n'y a pas de réunion de synthèse, pas de tentative de totalisation de ce qui a déjà été parlé aux divers accueillants, mais le principe de la « page blanche ». La Maison Ouverte tient son originalité d'un type de rencontre : une visite, puis une autre... qui est une d'être le moins possible reliée à d'éventuelles autres.

Ainsi donc, s'il est bien fait appel au savoir maternel, c'est sans doute dans la visée de sa décomplétude. Alors, je pense que l'accueillant de la Maison Ouverte ne fait acte de parole que dans les moments où il ne s'autorise ni des signifiants admis par l'Autre, ni de ses propres coordonnées symboliques mais du rien. Jouant de sa présence mais aussi de son absence, évitant de donner trop de consistance au sujet, et donc de l'hystériser, renonçant à le/se croire un être pour ne le/se reconnaître que dans la coupure.

Il me semble que les « sciences de l'éducation », au sens large, tentent de refouler ce point d'impossible que **Freud** signalait : refoulement de ce réel, la rencontre est toujours manquée, et c'est précisément cela l'objet de la transmission. Refoulement qui - avec son corrélat d'injonctions surmoïques - se tient de ce « qu'il y a toujours un remède »... et ce le plus souvent sur le mode de l'avoir : au manque à être constitutif de l'humain se substitue un manque à avoir. Discours toujours plus envahissant d'une société marchande.

Dès lors on peut sentir comment la Maison Ouverte peut être un lieu de prévention... avec ceci de paradoxal - et que **Dolto** souligne dès ses premiers écrits sur la Maison Verte - que nous ne savons nullement ce que nous prévenons. Mais c'est précisément en maintenant séparées les dimensions de l'être et de l'avoir, en n'écrasant pas le désir sur le besoin et en prenant en compte cet impossible que la Maison Ouverte fait de la prévention. Cependant, il ne s'agit nullement de s'illusionner : nous ne pensons pas que l'enfant puisse se développer sans symptôme. C'est pourquoi nous pensons que dans le domaine de la « santé mentale » les projets de prévention centrés sur un symptôme sont peu efficaces : personne ne peut prédire le choix du symptôme et celui-ci dans l'après-coup se révèle comme caractérisant la subjectivité. Dès lors, il est d'autant plus important d'essayer d'engager chacun à avoir foi dans la parole pour tenter d'en entendre l'énigme.